

La Bible au risque de ses lecteurs

bible

••• **Jean-Michel Poffet o.p.**, Fribourg
Ancien directeur de l'École biblique de Jérusalem

Durant l'Antiquité et jusqu'à la Renaissance, la Bible fut surtout commentée par les clercs et écoutée par les fidèles. Il fallait être riche et instruit pour acquérir et lire un incunable. L'invention de l'imprimerie et la Réforme, sur fond de crise ecclésiale, allaient changer la donne et démocratiser l'accès à l'Écriture. Dorénavant, non seulement l'écoute liturgique mais la lecture privée devenait possible pour tout un chacun : aujourd'hui le livre de poche et les moyens électroniques renforcent encore le phénomène. Deux autres facteurs allaient marquer la modernité : la *raison* et l'*histoire*. Une raison de plus en plus critique et auto-suffisante avec les Lumières au XVIII^e siècle et un questionnement historique empreint de positivisme au XIX^e siècle. La raison n'était pas absente de la lecture des Pères ou des théologiens du moyen-âge, mais elle était ouverte à la foi et on ne posait pas la question de l'exactitude historique des anciens récits. L'accès à la Bible se voulait ecclésial, théologique et spirituel. Mais la séparation et la spécialisation des savoirs allaient détacher la théologie de la spiritualité, l'étude universitaire de l'approche des fidèles. Aujourd'hui, la Bible, livre de l'Église, est entrée dans le do-

maine public et est aussi étudiée en tant que texte de la littérature. Sans cesser d'être liturgique, priante, guidée par les Églises, elle est aussi dorénavant profane, autonome et sujette à débat. C'est un phénomène culturel qu'on ne peut ignorer. Mais les croyants sont troublés.

La crise de la modernité

La distance est grande, en effet, qui séparait la lecture de la Bible pratiquée par un Origène au III^e siècle et celle de Renan en plein positivisme au XIX^e siècle. Pour le premier, relisant les Écritures juives à partir du Christ, l'Église voit le Christ monter sur les livres de la Loi, sauter sur les collines des prophètes, au point que, tournant les pages des écrits prophétiques, elle voit le Christ sauter dehors !¹ Le Père de Lubac taxa à juste titre cette exégèse de « jaillissement mystique ».

Toute différente est, dans la modernité, l'attitude d'un Spinoza prétendant, au XVII^e siècle, appliquer à la Bible la méthodologie des sciences de la nature, en quête de faits, de preuves, d'exactitude matérielle. Il écrivait : « La règle universelle à poser dans l'interprétation de l'Écriture est donc de ne lui attribuer d'autres enseignements que ceux que l'enquête historique nous aura très clairement montré qu'elle a donnés. »²

Les Églises sont inquiètes : de plus en plus de fidèles sont attirés par une lecture simple, chaleureuse et directe des Écritures, en particulier en Amérique latine. Cette approche est souvent taxée de fondamentaliste et on qualifie de « sectes » ceux qui la pratiquent à distance des grandes Églises. Et si on essayait d'interpréter ce phénomène en posant des questions sur la façon de lire la Bible ?

1 • *Comment.* Ct III,2,8.

2 • *Traité théologico-politique*, chap. VII.

bible

En pleine crise moderniste, un Renan s'inscrivait dans la même ligne : « La science positive resta pour moi la seule source de vérité », avoue-t-il dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.³ Citons encore cette remarque étonnante, mais emblématique de toute une époque : « La supériorité de la science moderne consiste en ce que chacun de ses progrès est un degré de plus dans l'ordre des abstractions. Nous faisons la chimie de la chimie, l'algèbre de l'algèbre ; nous nous éloignons de la nature à force de la sonder. Cela est bien. Il faut continuer : la vie est au bout de cette dissection à outrance. »⁴

Habituellement, ce ne sont pas les vivants qui aboutissent en salle de dissection mais les cadavres ! De fait, l'Écriture ne survécut pas à ce lit de Procuste et le texte démonté sonna aussi peu qu'une horloge en pièces détachées. D'où par exemple, en milieu catholique, la réaction d'un poète, Paul Claudel, effaré devant le traitement rationaliste infligé aux textes bibliques par certains exégètes, qu'il n'hésita pas à traiter de « Viollet-le-Duc de l'exégèse » adonnés à un « épouillement textuel et grammatical ».

Devant le questionnement scientifique et critique, face à de nouvelles approches et, il faut bien le reconnaître, face à tant de maladresses et d'attaques, les Églises se crispèrent, apeurées de voir perdre le sens profond du trésor des Écritures. Il fallait défendre l'Écriture, fondement de la foi.

Fondamentalisme

Le terme de fondamentalisme vient d'un Congrès biblique protestant américain, dans l'État de New York en 1895. Le protestantisme lui-même s'était défini comme un retour au fondement de

l'Écriture et à distance des magistères, insistant sur le libre examen. Mais au XIX^e siècle et aujourd'hui le fondamentalisme désigne avant tout une réaction littéraliste contre tout questionnement critique et historique, ceci pour sauver l'inspiration et la vérité de l'Écriture. Pratiquement, c'est Dieu qui devient l'auteur de l'Écriture !

Se trouve ainsi méconnue, voire niée, la part des rédacteurs humains, insérés dans une époque et une culture, avec tout ce que cela comporte au plan des images, des conceptions, du style, de la manière de raconter, etc. Défendre l'inspiration biblique est une chose, mais en déduire que le récit de la création en six jours, culminant sur le repos du septième jour, est un récit historique et scientifique⁵ relève de la bêtise et passe à côté du propos du texte qui veut donner le sens de la création et en baliser la célébration au jour du sabbat. Prétendre défendre l'autorité du Pentateuque en faisant de Moïse l'auteur de chaque verset, et donc du récit de sa propre mort, paraît étrange... et pourtant un professeur fut pendu à Edimbourg en 1697 pour avoir affirmé que c'était Esdras (et non Moïse) l'auteur de la Torah ! et Rome condamna ceux qui postulaient plusieurs auteurs dans le livre d'Isaïe.

Plus récemment, c'est l'histoire ancienne d'Israël qui se trouva remise en question. Déjà le Père Lagrange, fondateur de l'École biblique de Jérusalem, écrivait après son premier voyage au Sinaï (1893) : « On accordera bien que tout ce qui a l'apparence de l'histoire n'est

3 • Paris 1883, p. 250.

4 • Idem., pp. VIII-IX.

5 • « Le récit des origines de la Genèse est une présentation factuelle de simples vérités historiques » : texte de 1961 paru aux États-Unis.

pas une histoire. [...] La valeur des jugements qui paraissent affirmer ou nier dépend entièrement du genre littéraire. » Et encore : « Un immense espace s'étend de la création de l'homme au temps d'Abraham. Ce qui s'est passé alors, nous ne le saurons probablement jamais. »⁶ Il fut censuré. Pourtant, ce fut lui qui, du côté catholique, prépara la voie aux grands documents sur une étude de la Bible à la fois croyante et critique, c'est-à-dire non déconnectée des lumières de la raison.

Une crise surmontée ?

Heureusement, comme il est normal en matière scientifique, les méthodes se corrigent et s'enrichissent, et aujourd'hui l'exégète est davantage soucieux de lire les textes en étant attentif non seulement à leur enracinement passé mais aussi à leur manière de dire, de raconter et en respectant le texte tel qu'il est en son état final, le seul d'ailleurs à bénéficier du privilège de l'inspiration.

L'Eglise catholique bénéficie aujourd'hui de grands guides de lecture sur le statut de l'Écriture, depuis l'encyclique libératrice de Pie XII *Divino Afflante Spiritu*, en 1943, jusqu'à la Constitution *Dei Verbum* de Vatican II en 1965, sans oublier le document de la Commission biblique *L'in-*

terprétation de la Bible dans l'Église (1993)⁷ et, récemment, l'exhortation apostolique de Benoît XVI *Verbum Domini* sur la Parole de Dieu.⁸

On assiste aux XIX^e et XX^e siècles au développement des études bibliques, en particulier en milieu protestant, puis également en milieu catholique. Ce renouveau biblique est censé favoriser la lecture de la Bible de la part des fidèles. Mais l'approche universitaire est de plus en plus technique, à distance de la confession de foi (ce qui ne veut pas dire forcément contre elle). Beaucoup en déduisent que c'est trop difficile pour eux... et optent pour une approche simple et directe.

Heureusement de nombreux groupes bibliques existent, la Bible descend des rayons de bibliothèques vers la main des fidèles. Dans les milieux populaires, en particulier d'Amérique latine, de plus en plus nombreux sont ceux qui trouvent dans la Bible une lumière pour leur vie, une source d'espérance et de

*Un apprentissage,
un partage
(le grand Kiff, 2009)*



6 • *La méthode historique*, 1904, p. 185.

7 • Paris, Cerf 1994, 128 p.

8 • **Benoît XVI**, *La parole du Seigneur. Exhortation apostolique*, Paris, Bayard/Cerf/Mame 2010, VI + 192 p.

consolation dans leurs épreuves, un ciment aussi pour une communion fraternelle au cœur de sociétés inégalitaires et cruelles. Les facultés sont bien loin des bidonvilles, mais l'appel du Christ résonne pourtant jusqu'au fond des favelas : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos. Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes » (Mt 11,28-30). Beaucoup en sont éclairés, consolés : on ne peut que s'en réjouir avec saint Paul : « Il reste que de toute manière, avec des arrière-pensées ou dans la vérité, Christ est annoncé. Et je m'en réjouis » (Ph 1,18).

Pourtant l'avertissement de saint Augustin vaut toujours : le but de l'Écriture est de conduire à l'amour de Dieu et du prochain. Si quelqu'un interprète l'Écriture de travers tout en donnant une interprétation qui édifie la charité, « il se trompe à la façon d'une personne qui, par erreur, abandonnerait la route et poursuivrait sa marche à travers champs, vers le point où, d'ailleurs, cette route conduit. Il ne faut pas moins corriger son erreur et lui montrer combien il est plus utile de ne pas abandonner la route, de crainte qu'en prenant l'habitude de dévier, il ne soit forcé d'aller jusqu'à des voies transversales et perverses. »⁹

Simplismes et manipulations

Mentionnons donc quelques-uns de ces chemins de traverse à éviter et qui sont souvent empruntés par des communautés ferventes mais peu éclairées.¹⁰

Le *subjectivisme* tout d'abord, qui cherche moins le sens de l'Écriture que le

sens qu'elle peut avoir pour soi. Narcisse a de beaux jours devant lui : chacun peut trouver dans l'Écriture un verset qui lui convienne et le confirme dans ses voies. Celui qui, au contraire, se familiarise avec le corpus biblique tout entier, note vite qu'on y trouve tout et son contraire. Tout dépend du contexte et des situations. Jésus dit être venu apporter non pas la paix mais le glaive, mais ailleurs il offre sa paix ! Il décourage les disciples de déraciner l'ivraie, mais ailleurs il invite à la correction fraternelle et jusqu'à l'exclusion du frère récalcitrant. Il n'y a pas un récit de la création mais deux ; pas un évangile de l'enfance mais deux ; pas une historiographie de l'Israël ancien mais plusieurs au fil de la réinterprétation de l'histoire, par exemple dans les livres des Rois et dans les Chroniques. Il n'y pas qu'une parole du Christ sur la croix mais plusieurs et différentes. Décidément, on ne met pas la main sur Dieu, il guide, dérouté et échappe à celui qu'il conduit !

Puis, *une lecture exclusivement affective*. Certes la louange tient une grande place dans la prière d'Israël, mais l'Alléluia n'est pas la seule forme de relation à Dieu. La souffrance permet aussi le cri, le doute, la colère, la révolte : c'est une part de l'expérience humaine prise en charge par le corpus biblique. Pensons aux psaumes de lamentations, à la révolte de Job, au scepticisme du Qohélet, au cri de Jésus sur la croix.

Ou encore *une lecture coupée de la grande Tradition*. L'Écriture est-elle si claire ? si facile à lire ? Manifestement non. Et c'est pourquoi l'aide de l'Église,

9 • *De Doctrina christiana*, I, 36,41.

10 • Voir l'article de **Véronique Lecaros**, aux pp. 14-18 de ce numéro.

des exégètes et de la communauté des croyants est nécessaire. J'aime citer la réponse donnée un jour par François de Sales à un jésuite qui l'interrogeait à propos de la suffisance de l'Écriture (thèse des Réformateurs) : « J'aimerais donc mieux avouer que l'Écriture est très suffisante pour nous instruire de tout, et dire que l'insuffisance est en nous, qui, sans la Tradition et sans le magistère de l'Église, ne saurions nous déterminer sur le sens qu'elle doit avoir. »¹¹ Ailleurs il ajoute que « l'esprit de l'homme est obscur et comme une chouette ne peut voir cette clarté ». ¹² Ajoutons que l'Église elle-même est soumise à l'Écriture. Seule la recherche de la vérité et le débat lui permettent à elle aussi de ne pas utiliser l'Écriture et de se laisser convertir et renouveler par elle.

Lectio divina

Nous vivons un moment d'intégration du savoir en exégèse. Si on veut vraiment lire la Parole de Dieu, une approche technique ne suffira pas, mais une lecture exclusivement affective, ponctuelle et utilitariste non plus. La Parole de Dieu console et nourrit, mais elle est aussi un glaive à double tranchant (Ap 1,16 ; He 4,12). Le désarroi contemporain est un appel aux chrétiens : à eux d'écouter cette Parole et de la faire entendre dans toute sa richesse et son tranchant, pas seulement dans le culte mais aussi dans la gestion de nos sociétés, dans la recherche de la justice et de la paix.

11 • « Lettre au P. de Bonivard » (1609), in **François de Sales**, *Œuvres complètes*, t. XIV, Annecy, Visitation d'Annecy 1906, pp. 191-192.

12 • « Lettre à un Gentilhomme » (1619), *ibid.*, t. XVIII, pp. 403-404.

Heureusement, dans nos pays aussi, de nombreux groupes d'étude biblique apprennent et pratiquent une lecture attentive, informée et croyante de la Bible. Mentionnons également ceux qui participent à l'École de la Parole, où les textes bibliques sont à la fois étudiés, écoutés et priés et où la lecture de chacun s'enrichit et se corrige à l'écoute de celles des autres. Par cette *lectio divina*, l'Esprit saint lui-même tisse un réseau de communion d'écoute et de prière en vue d'une vie évangélique au cœur du monde.

Enfin, il serait injuste d'oublier de mentionner l'homélie, puisque la liturgie est le premier lieu d'écoute et de réception de la Parole de Dieu. Si le prédicateur prend soin d'écouter en profondeur la vie du monde et la Parole de Dieu, il pratiquera aussi une *lectio divina* pour les fidèles, les préparant à recevoir et à devenir Corps du Christ et parole d'espérance pour notre temps.

J.-M. P.

église

Initiation aux Exercices spirituels

*Entendre aujourd'hui
les appels du Christ*

**Samedi 5 novembre 2011,
de 09h30 à 18h30,**
Institut œcuménique,
Château de Bossey, Céligny

Inscriptions : gaetane.walckiers@gmail.com
Informations : louischristiaens@hotmail.com